

Ceux qui ne marchaient pas de suite étaient fusillés sur la porte... C'est la guerre... Il n'y avait rien à dire !

Des masses de fumée montaient aussi sur la Bourgonce : le village brûlait ; nos deux canons en arrière répondaient à la batterie des Allemands, vers Étival.

Aux villages de la Salle, du Hau et de Saint-Rémy, la fusillade pétillait, la fumée blanche de la poudre s'étendait sur toute la lisière des forêts, et les échos des Jumeaux répondaient à la canonnade.

En reprenant ma marche, je me rappelai Catherine, cela me fit une terrible impression de la savoir là-bas dans notre village en feu ; mais je me dis qu'elle avait eu le bonheur de se sauver quelque part derrière les roches, et j'écartai de mon esprit cette idée, qui me brouillait la cervelle.

A peine en haut, derrière la ligne des tirailleurs, le clairon du 32^e de marche sonnait le ralliement ; deux compagnies se réunissaient en colonne d'attaque et descendaient à Nompatlize, bousculant tout devant elles ; les Badois, surpris, abandonnaient en courant toute la partie haute du village ; malheureusement les prisonniers étaient déjà partis pour Brehimont, sous escorte ; on ne put les délivrer.

Après cela, l'ennemi, resté maître des mesures du côté de la Mollière, se rallia et revint à la charge, appuyé par ses pièces de Biarville ; il fallut encore une fois tout abandonner.

D'instant en instant, les Badois recevaient des renforts en infanterie et en artillerie par le pont de la Voivre ; toute sa colonne de la rive droite passait sur la rive gauche ; ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres par ce moyen des Feines, après avoir délogé nos francs-tireurs de Saint-Michel, de Brehimont et de la Vaeherie.

Ils recevaient aussi des secours par le pont d'Étival, ayant rappelé toutes leurs forces laissées à Raon-l'Étape pour garder le débouché de la vallée de Celles.

Contre le nombre toujours croissant, nos mobiles des Deux-Sèvres et les Bretons, après avoir tenu depuis le matin à Saint-Remy, venaient de se replier sur le petit village du Hau, et les Allemands, malgré leur seize pièces lourdes, contre nos quatre petites pièces de campagne, n'osaient plus attaquer ; leur général, de Degenfeld, voulait remettre la partie à deux ou trois jours, pour attendre toute l'armée de Werder, en route par la vallée de Barr. Un seul régiment de marche, quatre ou cinq mille mobiles qui voyaient le feu pour la première fois, et un millier de francs-tireurs accourus à la hâte, mal armés, mal équipés, sans vivres et presque sans munitions, lui paraissaient un trop grand obstacle au passage de son corps d'armée, de ses trois batteries, dont une de douze, et de ses dragons ; il voulait attendre trente mille hommes de renfort !... C'est lui-même qui l'a dit ; chacun peut le lire dans le rapport du grand état-major prussien.

Voilà pourquoi, vers deux heures, les Badois se retirèrent des points les plus avancés qu'ils occupaient et se formèrent en ligne sur le plateau de la Mollière ; le feu se ralentit et cessa des deux côtés ; les Allemands ne demandaient qu'à se retirer provisoirement pour revenir à six contre un, selon leur habitude.

Mais le général Dupré comprit très-bien ce que signifiait ce mouvement de retraite, et, comme il n'avait à compter, lui, sur aucun renfort, après avoir réuni ses quatre pièces à la Bourgonce, en face des Allemands en bataille, au bout d'une demi-heure environ, il ordonna l'attaque générale par les Basses-Pierres à gauche et le bois des Jumelles à droite.

J'avais gardé le fusil d'un mobile blessé au commencement de la bataille, dans la maison du cousin Millerot : je reçus des cartouches avant l'attaque, et je partis avec les tirailleurs du 32^e en avant du bois ; mais il nous fut impossible de dépasser les Bruyères, parce que Nompatlize et les Feines étant restés au pouvoir de l'ennemi, nous étions pris entre deux feux.

C'est là que fut tué le colonel du régiment de marche ; il parcourait sans cesse au galop notre ligne de tirailleurs pour encourager les hommes, et tomba de cheval à quelques pas de moi. C'était un brave soldat !

Du côté des Basses-Pierres, l'attaque réussit mieux d'abord : les mobiles des Deux-Sèvres repoussèrent les Allemands de Saint-Remy et du Hau ; mais Étival leur envoya de nouveau du renfort : un bataillon de grenadiers, avec un escadron de dragons, arrivant à marche forcée de Raon-l'Étape, parut vers trois heures et rétablit le combat ; ils passeront le ruisseau de la Valdange ; les nôtres tenaient comme des clous à la Salle ; mais toute l'aile droite des Allemands se repliant alors sur eux, il fallut abandonner les villages là-bas et se retirer en forêt, où la fusillade continua longtemps ; quelques gardes nationaux de Rambervillers, de Saint-Benoît et de Jean-Menil étaient arrivés pour soutenir la retraite.

Cette partie du champ de bataille enlevée, l'ennemi se porta sur la Folie, en avant de la Bourgonce ; en même temps, toutes ses troupes arrivées par le pont de la Voivre foncèrent sur nous, et, voyant que nous risquions d'être entourés, nous commençâmes aussi lentement à nous retirer sous bois, en nous retournant à chaque arbre jusqu'au haut de la côte, pour continuer le feu.

Les canons et les fourgons de la Bourgonce étaient déjà partis du côté de Bruyères ; c'est aussi le chemin que nous primes ; les Allemands n'eurent pas envie de nous poursuivre, ils en avaient assez ! On avait fait quelques tranchées et des abatis sur la route, mais ils ne vinrent pas les attaquer.

Ainsi finit le combat de Nompatlize, vers quatre heures du soir ; il avait duré sept heures.

Quelques francs-tireurs bretons et des mobiles des Deux-Sèvres, retirés au mont Repos, tirèrent encore deux ou trois jours contre des partis allemands qui voulaient les déloger ; puis ils allèrent rejoindre Cambriels, vers Épinal.

Quant à moi, voyant l'affaire terminée, et pensant bien que, si je retournais au village, je serais pris et fusillé tout de suite, malgré mon grand désir de savoir ce qu'était devenue Catherine, à 2 kilomètres plus loin, je quittai les tirailleurs du 32^e de marche, en leur souhaitant bonne chance, et je pris à gauche un sentier dans la forêt de Mortagne, qui me conduisit chez Nicolas Houlotte, le charbonnier, un de mes vieux camarades.

Au bout d'une heure de marche, tous les bruits s'éloignaient ; l'idée de Catherine me revenait ; je me reprochais presque ce que j'avais fait, me représentant la pauvre femme dans les décombres... qu'est-ce que je sais ?... des idées noires comme la nuit qui venait. Et sur les sept heures, arrivant à la porte de Nicolas, avant d'entrer, je me penche dans la petite fenêtre, et qu'est-ce que je vois ? Catherine, à côté de la lampe, qui pleurait, le tablier sur les yeux, auprès de Houlotte, de sa femme et de leurs deux filles, aussi fort tristes.

Je toque à la vitre ; ils regardent tous, la bouche ouverte, et moi, je crie :

« Hé ! Houlotte... bonsoir ! »

Aussitôt, Catherine se lève ; je pousse la porte, et la pauvre vieille tombe dans mes bras en criant :

« Jérôme... Jérôme... ah ! Seigneur Dieu, c'est toi ! »

Que voulez-vous ? Je pleurais aussi de la voir si contente.

Elle s'était sauvée aux premiers obus tombant sur la Bourgonce, et elle avait couru chez mon vieux camarade.

Nous restâmes là-haut huit jours.

Houlotte chaque matin, allait voir ce qui se passait au village ; la baraque, à ce qu'il nous dit, était presque entière, au milieu des autres, brûlées de fond en corable ; elle avait bien reçu quelques atouts : le toit pendait à l'intérieur ; mais on pouvait tout relever avec un peu de travail ; c'est ce que Nicolas nous assura, et, à la fin, il vint tout joyeux nous annoncer que les Allemands étaient partis.

Nous retournâmes donc chez nous remettre les tuiles et les bardeaux qui manquaient.

Alors, tout le 14^e corps d'armée allemand avait passé nos montagnes, marchant sur Épinal. Vous connaissez la belle défense de Rambervillers ; mais cela n'entre pas dans mon histoire ; j'ai fini tout ce que j'avais à vous dire.